



1695-1995 : La Fontaine ou la découverte inépuisable

COMMUNICATION DE GEORGES SION
À LA SÉANCE MENSUELLE DU 8 AVRIL 1995

Au moment de retrouver cet être si drôle et si grave à la fois, si connu et parfois méconnu, qui s'appelle Jean de La Fontaine, je me disais que les célébrations centenaires sont vraiment bien différentes. Il y a dix ans, cent ans après sa mort, Victor Hugo nous reparlait d'un homme extraordinaire en qui son siècle avait trouvé sa personnalité majeure et ses contradictions. Voici trois ans, Montaigne, voici un an Rabelais nous incitaient à cheminer avec la plus tonique aisance dans leur œuvre et dans leur temps. L'an dernier, Voltaire nous donnait, si je puis dire, un autre passeport pour un siècle qui cherchait et trouvait son autonomie dans une tradition traversée de ruptures.

C'est que les siècles, avec tous ceux que je citais, demeuraient des siècles, c'est-à-dire de grands espaces d'évolutions ou de libertés. Mais, lorsqu'on aborde le dix-septième, on sent très vite qu'il est devenu, pour une certaine mémoire et une certaine pédagogie qu'on aurait envie d'appeler officielles, le siècle de Louis XIV, celui du sommet d'un règne, donc celui d'une trentaine d'années qui avalent toutes les autres. Tant pis pour ceux qui sont des autres parties de ce siècle. Tant pis pour Agrippa d'Aubigné ou le cardinal de Retz, pour Tristan L'Hermite ou pour Rotrou, voire pour Corneille, à qui on ne fera place qu'en face de Racine. Nous sommes un peu, si j'ose dire, plus que dans un espace ou dans un temps, dans une somptueuse citadelle à la Vauban...

Ne croyez pas que je pense ici à réduire les génies ou les talents qui ont illustré ces moments de l'Histoire et qui me sont très chers. Il était tout de même

redoutable, pour les générations suivantes, d'imposer de plus en plus l'idée, presque le dogme, qui affirmait que tous les grands genres littéraires étaient accomplis. On allait en être obsédé pendant des générations, Racine et Molière, La Rochefoucauld et Bossuet, M^{me} de La Fayette et M^{me} de Sévigné devenant en quelque sorte des modèles meurtriers.

Comment oublier, par exemple, que Marivaux, le premier auteur dramatique à conquérir son autonomie, n'apparaîtra qu'un demi-siècle après Molière ? Comment oublier que cet âge d'or de la littérature est l'âge de l'absence pour la poésie lyrique personnelle — hélas, Malherbe vint... — et qu'il faudra cent ans pour la retrouver un peu avec André Chénier.

Mais La Fontaine ? direz-vous. Voici sans doute une bonne occasion de dire que, s'il est à bon droit une des gloires de son siècle, il l'est avec un tel mélange de justesse et de liberté qu'on a envie tantôt de l'y ranger, tantôt de l'en détacher. En effet, si nous pensons à une sorte de Versailles littéraire autour duquel nous nous promenons ou dans lequel nous allons entrer, La Fontaine nous donne parfois le sentiment qu'il va en sortir et venir à notre rencontre.

On a souvent noté que les Classiques français, si exceptionnels, portaient des noms communs. Certes, Poquelin s'était donné un pseudonyme, mais comment ne pas sourire en rassemblant Corneille, Racine, Voiture, Molière, Ménage ou La Fontaine, à qui on pourrait joindre un poète quelconque nommé Pavillon, le savant nommé Surin, l'érudit Rapin, le burlesque Le Petit. Sans compter un Soulié, un Loiseleur...

Pour La Fontaine, il est si bien fontaine d'écriture ou de vie, de charme ou d'imagination, que son nom ressemble à un destin. Je ne vais pas ici raconter une vie que nous connaissons tous, mais poser quelques jalons qui nous ramènent à son génie et à son œuvre.

On sait que son père était maître des Eaux et Forêts et qu'il lui succédera. Un bien joli titre en tout cas, pour une occupation officielle, mais celle-ci menait tout de même sans cesse à la nature. Cette succession ne s'opère pas pourtant sans quelques détours dont semble faite toute la vie de ce Castrothéodoricien (l'appellation ne lui va pas...) qui est né le 10 ou le 11 septembre 1621. Après les études dans sa ville natale, il entre au noviciat chez les Oratoriens. Il y reste un an. On s'interrogera toujours sur cet épisode, car nul ne l'a forcé à entrer au couvent.

Puis viendra Paris, et le Droit dont on ne sait s'il l'a beaucoup étudié, mais qui lui permet de porter le titre d'avocat. Viendront aussi des amis qui lui seront fidèles. Parmi eux, François de Maucroix, son camarade de Château-Thierry, qui sera un juriste plus sérieux et qui, plus tard, se fera homme d'Église par vocation. Maucroix survivra plus de vingt ans à La Fontaine. Leur correspondance sera considérable. Des publications communes confirmeront une amitié authentique et féconde.

Mais, on le sait, La Fontaine revient à Château-Thierry. À vingt-six ans, il épouse Marie Héricart qui n'en a même pas quinze. Le couple ne sera ni un modèle d'union ni une image de désunion. Ils seront, si l'on ose dire, très peu ensemble, malgré la naissance d'un fils. Même s'il s'occupe réellement des Eaux et Forêts à Château-Thierry, Jean est souvent à Paris et prend une place croissante dans la vie sociale.

On connaît les événements qui marquent les années 1660. Un homme protégé par Mazarin est devenu très riche et très puissant. Trop, sans doute. Nicolas Fouquet va bientôt gêner, puis inquiéter Colbert, et même le jeune Louis XIV. Il serait un peu facile de chercher des similitudes avec certaines affaires d'aujourd'hui, mais, par ses navires de commerce sur les océans, son goût du faste et ses hauts patronages culturels, Fouquet inquiète le pouvoir. Son château de Vaux est le plus beau, le plus vivant du royaume. Il y appelle Molière, qui va y accomplir, avec *Les Fâcheux*, une de ces performances dont il sera coutumier. Il dira lui-même : *Jamais entreprise au théâtre ne fut si précipitée que celle-ci ; et c'est une chose, je crois, toute nouvelle, qu'une comédie ait été conçue, faite, apprise et représentée en quinze jours.*

Fouquet a fait de ce jour de l'été 1661 un éblouissement sans pareil. Mais Louis XIV, s'il en est le témoin très conscient, se sent menacé par un homme dont la puissance et la splendeur paraissent dépasser les siennes. Quinze jours après, c'est l'Histoire qui improvise son drame : Fouquet est arrêté. Trois ans de procès, la détention perpétuelle : il finira ses jours, durement captif, en 1680 dans la forteresse de Pignerol, cette citadelle piémontaise qui fut française autrefois — le temps de tenir entre ses murs Fouquet, puis le Masque de fer.

On imagine la stupeur et le silence qui entourent la chute du Chancelier. Beaucoup de ceux qu'il a aidés, patronnés ou enrichis se taisent. Un poème,

pourtant, est imprimé clandestinement. Il est de La Fontaine, et on aime saluer ce geste. Pour sa courageuse dignité, d'abord, mais aussi parce que la peine y parle un langage émouvant. C'est l'Élégie *aux Nymphes de Vaux* : « Remplissez l'air de cris en vos grottes profondes ; / Pleurez, Nymphes de Vaux... »

Est-ce par prudence que La Fontaine part alors pour le Limousin ? En tout cas, il y accompagne l'oncle de sa femme, Janmart, qui avait été un des proches collaborateurs du grand déchu. Le *Voyage en Limousin*, qui sera publié, est écrit sous forme de lettres à sa femme, mais la curiosité du pays et des gens, la savoureuse observation de la nature et des mœurs y tiennent beaucoup plus de place que les soucis conjugaux. Citons quand même quelques reproches inattendus : « Vous ne jouez, ni ne travaillez, ni ne vous souciez du ménage : et, hors le temps que vos bonnes amies vous donnent par charité, il n'y a que les romans qui vous divertissent... »

Mais la relation du voyage domine ; elle raconte un peu des vacances heureuses, où l'on voit qu'il préfère les châteaux Renaissance aux abbayes gothiques et les paysages mesurés aux montagnes sauvages.

Le voyage dure quelques mois et La Fontaine rentre à Paris. Il a des hauts protecteurs et peut écrire à son gré. Ainsi viendront les *Contes*, qui sont célèbres par leur liberté, puis les premières *Fables*. Mais cette allégresse créatrice, souvent libre et parfois libertine, n'est pas incompatible avec des textes religieux qui ne mécontentent pas ses amis de Port-Royal.

Ce qui frappe dans les *Contes*, c'est qu'il en puise les histoires un peu partout, chez Pétrone ou Apulée, chez Boccace ou l'Arioste, chez Rabelais ou l'Arétin, et même dans cet étonnant recueil, les *Cent nouvelles nouvelles*, né deux siècles plus tôt chez nous, à Genappe, quand le futur Louis XI s'était réfugié auprès de Philippe le Bon et qu'on tentait d'occuper ses soirées.

Contes et *Fables* se succéderont ensuite en volumes pendant plus de vingt ans. Si on aime Jean le libertin, on va vers les *Contes*. Si on aime Jean l'homme libre, on se promène inlassablement dans les *Fables*.

Ici encore, même si l'on pense à Pétrone ou Apulée, on a envie de dire qu'il a eu des prédécesseurs, non des modèles. Car les rythmes et les tons nous y frappent autant que les thèmes. À chaque fois qu'une fable me tombe sous les yeux, dans

l'oreille ou dans la mémoire, je retrouve une joie, ou sûrement un plaisir, et je tente, sans le vouloir, de penser à l'homme qui me parle.

Je me dis qu'il est toujours insaisissable et présent à la fois. Détaché, comme amusé de lui-même. Il disait, en dédiant le premier volume au Dauphin : *Je me sers d'animaux pour instruire les hommes*. Mais il n'est jamais prisonnier de cette option narrative. On n'oublie pas plus *Le savetier et le financier* ou *Les deux amis* que *Le lion amoureux* ou *La cigale et la fourmi*.

Le vers français trouve ici lumière et liberté. L'esprit du lecteur, après celui du poète, se sent lui aussi dans cet élan privilégié. C'est bien pourquoi nous entrons dans cet univers qui nous pose mille questions en sachant que notre réponse sera d'abord le bonheur. Le fabuliste est-il attentif aux dangers de la vie publique ou aux pièges de l'égoïsme individuel ? Bien sûr, et nous savons que Raminagrobis va croquer tout le monde ou que le pauvre âne va payer pour les animaux malades de la peste. Mais notre plaisir à nous le redire ou à le relire est plus fort que tous les pessimismes et tous les cynismes.

En outre, nous pensons tout autant que deux pigeons s'aimaient d'amour tendre, même si l'un d'eux s'ennuyait au logis. Ils se retrouveront, se donnant l'un à l'autre un nouveau bonheur. La constance ou l'infidélité, le cynisme ou l'espérance, tout est ici, à la fois ou tour à tour, dans une incroyable souplesse et une stupéfiante mobilité.

Contes et Fables se succéderont en volumes pendant plus de vingt ans. Avec le temps, La Fontaine a trouvé des protecteurs, ou plutôt des amis tutélaires : la duchesse de Bouillon, Marguerite de Lorraine, M^{me} de Montespan, puis M^{me} de La Sablière, qui l'hébergea vingt ans en lui faisant rencontrer le monde. Paradoxe : sa femme et son fils vivaient toujours à Château-Thierry. Entre eux et lui régnait une sorte de paix dans la distance...

Notre cher Jean gardait ses libertés. Il voyait amicalement Molière, Racine et Boileau dans des cabarets, au *Mouton blanc* ou à la *Pomme de pin*, et ils n'y parlaient pas nécessairement de littérature, il l'a raconté lui-même : « Quatre amis, dont la connaissance avait commencé par le Parnasse, lièrent une espèce de société que j'appellerais académie si leur nombre avait été plus grand et qu'ils eussent autant regardé les muses que le plaisir. La première chose qu'ils firent, ce fut de bannir

entre eux les conversations réglées, et tout ce qui sent sa conférence académique... »

Ceci dit, il faut aborder La Fontaine et l'Académie française... L'institution était jeune : son existence officielle datait de 1635.

Cinquante ans plus tard, elle avait tout de même acquis une structure et une stabilité. On pourrait déjà parler de jeunes traditions, entre autres les candidatures ou les élections soumises à l'approbation du pouvoir. Ou encore ceci, que j'ai relevé dans l'excellent ouvrage du duc de Castries, *La Vieille Dame du Quai Conti*, publié en 1985 pour le 350^e anniversaire : *Il est de tradition, quand un candidat se présente à l'Académie, que l'on examine avec soin tout ce qui peut lui nuire.*

En 1683, La Fontaine, qui est déjà dans la soixantaine, exprime son souhait de succéder à l'abbé Cottin et se voit préférer Dangeau. La mort de Colbert lui donne un nouvel espoir un peu paradoxal : en effet, certains se méfient de lui à cause de ses écrits et ne souhaiteront pas lui donner le fauteuil d'un grand homme d'État, même s'il assure qu'il n'écrira plus de contes.

En outre, un candidat se présente comme lui : Boileau ! La Fontaine lui demande en vain de reporter sa candidature. Boileau s'obstine. L'Académie se divise : Perrault soutient La Fontaine ; Corneille, à qui Boileau a fait rétablir une pension longtemps supprimée, ne peut s'opposer à son bienfaiteur. Le 15 novembre 1683, vingt-trois membres sont présents ; quinze autres ne sont pas venus, peut-être par prudence. Seize voix vont à La Fontaine, sept à Boileau. Le lendemain, le directeur de l'année va demander au Roi l'approbation de l'élection. Louis XIV suspend sa décision, ce qui n'était encore jamais arrivé. C'est le genre de situation bloquée où, parmi les solutions éventuelles, un décès serait bienvenu pour arranger les choses. Au début de 1634, un certain Bazin de Bezons meurt. L'Académie invite Boileau à se représenter. Il est élu ; Louis XIV, alors, approuve les deux élections. Il se dit très heureux pour Boileau, mais il ajoute : « Vous pourrez maintenant recevoir La Fontaine, il m'a promis d'être sage. »

Le 2 mai 1684, La Fontaine est reçu à l'Académie par l'abbé de La Chambre. Il joint à son discours une épître en vers dont il faut parler. Elle est adressée à Mme de La Sablière, qui a été pour lui une vraie providence. Elle l'hébergeait depuis une bonne dizaine d'années dans son hôtel de la rue Neuve-des-Petits-Champs. Elle recevait beaucoup : poètes, savants, voyageurs. Notre ami s'y sentait

toujours libre. Il écrivait, publiait. Pas toujours le meilleur de lui-même : il conçoit notamment un livret d'opéra pour Lulli, *Daphné*, que Lulli refuse.

En revanche, si les *Fables* accumulent les merveilles, on peut penser que des réflexions venaient à Jean sur ses écrits, ou que son hôtesse, devinant ses possibilités profondes, lui suggérait parfois de ne pas les négliger. L'*Ode à M^{me} de La Sablière* est pour le poète une sorte d'examen de conscience, délicatement traversé d'excuses et d'aveux. Il le dit lui-même : « Je vais de fleur en fleur et d'objet en objet. » Et il continue : « Si j'étois sage, Iris (mais c'est un privilège / Que la nature accorde à bien peu d'entre nous), / Si j'avois un esprit aussi réglé que vous, / Je suivrais vos leçons, au moins en quelque chose : / Les suivre en tout, c'est trop ; il faut qu'on se propose / Un plan moins difficile à bien exécuter. »

Les années s'accumulent, sa santé s'altère. En janvier 1693, M^{me} de La Sablière meurt. Elle a recommandé La Fontaine à ses amis. Parmi ceux-ci, le président d'Hervart et sa femme sont les plus attentifs. Ils pensent que le pauvre homme doit être perdu, ou anxieux. Le président décide d'aller chercher La Fontaine et de le ramener chez eux. La distance est courte, le président y va à pied. Il croise celui qu'il allait chercher. « Mon bon La Fontaine, je venais vous prier de venir chez nous. » « Mais j'y allais... », répond le poète.

Tout ce qui a occupé son âme et son esprit revit en lui pendant ses derniers mois. Une mémoire des plaisirs ou des bonheurs, une pensée religieuse qui a souvent dormi, mais qui n'est jamais morte, et, s'il a fait briller la jeune Veuve ou s'enfler la grenouille, on écoute, non sans surprise, des vers comme ceux-ci : « Terre et cieux passeront ; et ce temps de colère / Pour la dernière fois fera naître le jour. / [...] / Le registre des cœurs, une exacte balance / Paraîtront aux côtés d'un Juge rigoureux. / Les tombeaux s'ouvriront et leur triste silence / Aura bientôt fait place aux cris des malheureux. »

C'est une traduction du *Dies irae*.

Le 13 avril 1695 (nous ne pouvions être plus près de cet anniversaire) il meurt. On découvre qu'il portait un cilice... Sa femme et son fils lui survivront longtemps.

Mais nous pensons aujourd'hui à un grand vivant qui nous a toujours rendus heureux. Nous retrouvons, comme une vieille connaissance et une joie toujours fraîche, cette inspiration qui se joue de tous les problèmes — il a pratiqué le

rythme impair avant Verlaine —, et nous repensons toujours à ses vers qui jouent à la marelle sur les pages des livres, à ces bonheurs d'écriture qui unissent, un peu comme une modulation chez Mozart, l'évidence et la surprise.

Il sera bien difficile de pratiquer la fable après lui. Florian ne sera guère, pour nous, qu'un faible écho, même si c'est peut-être injuste. Franc-Nohain, qui m'amusait beaucoup autrefois, est vraiment oublié. Il y aurait une fable à imaginer sur ces victimes d'une éternelle comparaison. Les fabulistes malades de La Fontaine...

Ceci dit, je n'ai pas voulu évoquer jusqu'ici un lien supplémentaire qui m'attache à La Fontaine : vous auriez pu penser que mon attachement était, sinon égoïste, un peu égotiste. Mais je tiens à vous le dire avant de vous laisser — ou de vous libérer.

C'était la guerre et l'occupation. J'avais naturellement renoncé au travail de presse qui avait marqué le début de ma vie professionnelle. D'autres activités m'occupaient, et aussi des lectures. Ce jour de 1941 où je lus dans un conte en vers, parmi les fables, *La matrone d'Éphèse* : « Dans Éphèse, il fut autrefois », ou « Mieux vaut goujat debout qu'empereur enterré », un dialogue s'agença aussitôt en moi. Ainsi est née une pièce dont, d'ailleurs, je ne savais trop que faire. Je participais, à l'époque, aux activités du Home des Artistes, où se réunissaient des jeunes souvent pleins de promesses. Parfois aussi pleins de courage : plusieurs prenaient des risques. Certains se cachaient d'ailleurs dans cet immeuble de la rue des Deux-Églises. Une poétesse patriote y a été arrêtée, comme aussi une danseuse juive, mais la vie active du Home y était, avant ces drames, relativement paisible.

Les séances étaient assez régulières et chacun y contribuait comme il pouvait. Les peintres apportaient leurs toiles, les musiciens donnaient des concerts intimes. Un jour on me demanda ce que je pouvais faire pour participer aux activités du Home. Je ne savais trop et je répondis à tout hasard que j'avais écrit une pièce. On me dit : « Donne-nous le texte. Un élève du Conservatoire est parfois ici avec des camarades. Il nous en fera la lecture. »

L'élève du Conservatoire, qui jouait déjà un peu çà et là, s'appelait Adrien De Backer et pensait à prendre un pseudonyme, Claude Étienne. La lecture eut lieu. J'avais un trac fou. Le lendemain, Adrien De Backer me dit : « Je vais terminer le Conservatoire. Je joue déjà au Théâtre du Parc, mais mon vrai projet

est de créer un théâtre et d'y révéler des auteurs belges. Voulez-vous que nous commençons ensemble ? » Je n'osais en croire mes oreilles.

Alors s'ouvrit une période étrange : réunir des artistes sans pouvoir leur garantir grand-chose, répéter dans des lieux parfois misérables — pendant trois mois pour jouer trois fois —, fabriquer des décors avec des matériaux dérisoires et des costumes avec des morceaux de tissus peints dans nos baignoires, le tout pendant que nous tremblions pour certains proches. Quand je revois Henri Billen à Bruxelles ou Raymond Gérôme à Paris, il nous arrive d'évoquer ce temps très lointain, de repenser à Jacques Stehman, alors clandestin, qui joua tout de même la partie de piano dans la musique de scène, en restant dans l'ombre des coulisses au palais des Beaux-Arts. Le Rideau de Bruxelles était né. Débutant, je ne l'ai pas tué : il continue toujours sa grande et belle aventure avec ceux à qui Claude Étienne l'avait confié. Mais j'ai dit mille fois en moi-même merci à La Fontaine.

Et puisque j'ai évoqué ce souvenir, j'en ajoute un autre, plus bref et très différent, où le fabuliste joue à son tour un rôle inattendu. En 1948, une tournée théâtrale partait pour la première fois au Congo, encore sûr, à l'époque, de sa vocation coloniale. Raymond Gérôme en était. Au programme *La matrone d'Éphèse* et *La ménagerie de verre* de Tennessee Williams, mais le souvenir concerne La Fontaine.

On demanda aux interprètes d'apporter quelque chose aux collégiens de Léopoldville, par exemple une séance de poèmes. Ils n'avaient pas prévu la chose. Ils se concertaient, chacun faisant le tour de sa mémoire : Baudelaire, Musset... Quelqu'un nomma La Fontaine. Un des comédiens dit : « Oui, mais... Attendez : il y a un texte dont je suis sûr, *Les animaux malades de la peste*. » Il se le redit rapidement en silence, puis s'écrie : « Non ! avec la moralité ! Selon que vous serez puissant ou misérable... C'est impossible ! » On insiste. Alors, il accepte : « Bon. Je dirai la fable, mais je m'arrêterai, l'air de rien, avant la moralité. » Ce qu'il fait d'un air innocent. Mais j'entends encore tous les collégiens congolais dire, hilares et d'une seule voix, la moralité qui nous faisait peur...

Pardonnez-moi d'avoir pris trop de temps pour moi, mais c'était une manière indirecte d'ajouter un merci personnel à celui grâce à qui nous portons en nous Perrette en promenade ou un pigeon en voyage, le sage laboureur ou le meunier, la transparence de l'onde et le Monomotapa où l'amitié est si attentive. Nous

porterons toujours en nous celui qui a été deux fois maître des eaux et des forêts,
ce témoin lucide de lui-même et qui nous a donné le bonheur.

Copyright © 1995 Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique. Tous droits réservés.

Pour citer cette communication :

Georges Sion, 1685-1995 : *La Fontaine ou la découverte inépuisable* [en ligne], Bruxelles, Académie royale de langue et de littérature françaises de Belgique, 1995. Disponible sur : < www.arlfb.be >